

Mais moi, j'ai gardé l'œuf de verre et je me demande bien pourquoi.

*
* *

Ainsi s'achève l'histoire que me raconta des centaines de fois mon père, jadis. J'étais un petit garçon, alors, et l'Œuf exerçait sur moi une réelle fascination. Mon père me l'avait donné. Je l'avais posé sur ma table de chevet et chaque soir avant de m'endormir je le regardais, je l'observais à la loupe, je scrutais la brume verdâtre qui cachait ce qu'il contenait, si toutefois il contenait quelque chose. Et je rêvais. Mais peut-être les gens du Paganka avaient-ils menti, peut-être l'Œuf était-il vide ?

Première partie

Avant

J'avais douze ans lorsque mon père me fit présent de l'Œuf. Il le fit simplement, sans cérémonie. Il m'appela un jour dans son bureau et me dit que je pouvais emporter l'Œuf dans ma chambre, qu'il me le donnait « à condition toutefois que tu en prennes bien soin et, surtout, que tu ne l'égaras pas ». Il me faisait ce cadeau parce que j'avais passé brillamment mes examens de septième année et surtout parce que j'avais formulé le désir d'entreprendre mes études classiques, études pour lesquelles mon père entretenait une vénération particulière. « Vous comprenez, j'aimerais que mes fils aient tout ce que je n'ai pas eu et surtout la chance de pouvoir poursuivre leurs études. Mais je les laisse entièrement libres. S'ils ne veulent pas s'instruire, ils ne s'instruiront pas. Ma fortune est là pour les protéger... Je suis comme ça, moi, je laisse mes enfants entièrement maîtres de leur avenir ! Mais ils sont intelligents et ils comprendront qu'aujourd'hui... » Mon frère Luc, qui avait dix-huit ans à l'époque dont je parle, n'avait pas voulu poursuivre ses études et mon père l'avait laissé faire. Il était très beau, il était l'héritier d'une très grande fortune, il n'en demandait pas davantage. Il n'avait pas besoin de réussir, disait-il. « Fils à papa » était même une expression qui le flattait ! Moi je disais que Luc était un sans-cœur et un paresseux ; j'étais persuadé

qu'il était incapable d'aimer autre chose que sa mignonne petite personne et pourtant, lorsque mon père est décédé, Luc est mort de chagrin...

Donc, l'Œuf. Il était enfin à moi ! J'allai tout de suite le montrer à Luc qui me dit que j'étais stupide de faire tant de chichi pour un vulgaire presse-papiers (c'était ainsi que mon père s'en était toujours servi). Luc ne croyait pas à l'histoire de l'Œuf. Il disait que notre père avait inventé cette histoire parce que nous lui avions demandé comment il avait fait fortune et qu'on ne dit pas comment on a fait fortune... j'avais couru m'enfermer dans ma chambre, j'avais serré l'Œuf contre mon cœur et j'avais prié pour que son histoire fût vraie !

Je demandais très souvent à mon père de me raconter son aventure. Luc s'en était vite fatigué mais moi, elle me passionnait. Je la savais par cœur et même, parfois, je me la récitais. Mais lorsque mon père lui-même fermait les yeux, se calait dans son fauteuil et commençait à parler, lentement, savourant chaque mot, cet invraisemblable récit prenait des dimensions inimaginables dans ma tête ; je revoyais tout : le Paganka, Lounia et ses habitants bleus, surtout les femmes avec leurs cheveux sales, la somptueuse villa au bord de la mer, et j'en vivais intensément chaque moment, prévoyant ce qui allait arriver mais mourant quand même de peur... À vrai dire, mon père avait joué un rôle passif dans tout cela, mais qu'importe, c'était quand même à lui, mon propre père, que cela était arrivé ! De là à ce qu'il devînt un héros dans ma tête, il n'y avait qu'un pas, que je m'étais d'ailleurs empressé de franchir : pour moi, mon père était une espèce de demi-dieu possesseur de grands secrets et lorsqu'il faisait dire au vieillard de l'histoire que l'Œuf contenait le pouvoir des hommes de la planète verte, j'étais persuadé qu'il en

savait plus qu'il ne voulait m'en dire et j'osais formuler l'espoir qu'il s'abaisserait un jour à m'en apprendre un peu, un tout petit peu plus...

Le fait que mon père soit mort sans m'en dire davantage me désillusionna fort. J'étais encore très jeune, j'avais quatorze ans, et je n'avais jamais pensé que mon père, surtout lui, pût un jour mourir... Les demi-dieux ne meurent pas ! Après la mort de mon père il me restait bien l'Œuf, mais le doute, l'affreux doute qui détruit tant de choses et tant de vies, était entré en moi et je commençais à croire que cette masse de verre n'était que du verre et rien d'autre. Et que mon frère Luc avait raison : après tout, mon père n'était peut-être qu'un imposteur...

La première manifestation de l'Œuf se produisit avant la mort de mon père, quelques mois à peine après que celui-ci m'eut fait ce cadeau qui me rendait si heureux. Aujourd'hui, je crois fermement que c'était un avertissement venu de ce monde à la fois merveilleux et répugnant, mais lorsque cela arriva et que je fus si malade, tout le monde crut que j'avais fait un mauvais rêve... ou que j'avais un peu trop d'imagination.

Chaque soir, mes devoirs finis et mes leçons apprises, je m'installais dans mon lit en remontant les oreillers pour pouvoir m'asseoir confortablement et je prenais l'Œuf qui trônait sur ma table de chevet. Je passais des heures à l'examiner, à le retourner en tous sens, comme l'avait jadis fait mon père quand il était au Paganka ; l'Œuf devenait tiède à force d'être caressé et c'était pour moi une grande joie que de le rouler sur mon visage et sur mon ventre, ou de le tenir très serré dans mes mains en soufflant entre mes doigts pour le réchauffer davantage... Il m'arrivait souvent de m'endormir avec l'Œuf dans mon lit et le matin je le retrouvais sous mes oreillers, entre mes draps, ou même par terre à côté du lit. Je pensais continuellement à l'Œuf, même à l'école, et mes études s'en ressentaient. Le soir, je me dépêchais d'étudier mes leçons et je bâlais mes devoirs pour rapprocher l'instant

où je le tiendrais enfin dans mes mains et où je pourrais rêver à ma guise... C'était devenu une idée fixe. Et mes rêves prenaient parfois des proportions assez alarmantes pour un garçon de mon âge.

J'avais remarqué que la brume à l'intérieur de la boule de verre changeait de couleur à peu près une fois par mois, qu'elle pâlisait un soir et qu'elle reprenait sa teinte ordinaire deux ou trois jours plus tard. Cela me tracassait fort. J'inventais toutes sortes d'histoires impossibles pour éclaircir ce mystère et je passais parfois toute une soirée à imaginer un conte fantastique expliquant pourquoi l'Œuf changeait de couleur... Ce que j'ai pu en inventer pendant cette période, des aventures plus invraisemblables les unes que les autres et se terminant toutes par un grand malheur...

Si mon père avait su la place primordiale qu'avait prise son Œuf dans ma vie, il me l'aurait très certainement enlevé et l'aurait caché dans un endroit secret. Et peut-être aurait-il eu grandement raison !

Un soir, c'était en novembre, un novembre sale et tout mouillé qui annonçait à grands coups d'averses froides l'hiver proche, je m'étais couché très tard parce que c'était vendredi et que le vendredi j'avais la permission de regarder le dernier film à la télévision, et je n'arrivais pas à m'endormir. Le film que je venais de voir m'avait excessivement excité et j'étais incapable de me calmer ; je me tournais sans arrêt dans mon lit sans pouvoir trouver une position confortable et je commençais à ressentir ce besoin de chanter qui s'empare toujours de moi lorsque je suis surexcité. Je me mis donc à chantonner et cela sembla me faire un peu de bien. La pluie cognait contre les vitres de ma fenêtre et j'essayais de lier mon chant à son rythme en battant la mesure avec mon pied. L'Œuf de

verre, que je tenais contre ma poitrine, se réchauffait tranquillement... Je finis par m'assoupir.

Vers le milieu de la nuit, je fus éveillé par le bruit que fit l'Œuf en roulant à bas du lit. Tout d'abord, je me demandai d'où provenait ce bruit insolite puis, voyant que l'Œuf n'était plus contre moi, je compris et me penchai en dehors de mon lit pour le ramasser.

Je fus très étonné de m'apercevoir que l'Œuf brillait faiblement sur le tapis. Je le pris dans mes mains et l'examinai attentivement. La brume en était presque entièrement disparue, mais il avait gardé sa teinte verdâtre et avait pris une sorte de phosphorescence qui le rendait irréel.

Cette phosphorescence disparut au bout de quelques minutes et avec elle la brume s'évapora complètement. Il ne resta plus... comment dirais-je... il ne resta plus qu'un Œuf et du Vert. Beaucoup de Vert ! J'eus une sorte de vertige, comme si je basculais dans le vide, puis...

Il y avait longtemps, très longtemps que j'étais dans le Vert ; j'étais très mal, des nausées me secouaient et, parfois, un horrible mal de tête m'assaillait. Je ne pouvais pas bouger. J'étais paralysé au milieu du Vert et la vue était le seul sens dont je pouvais jouir. Et très faiblement. J'étais dans une immense maison... J'attendais le signal. Je savais que j'attendais le signal. J'essayais de me rappeler lequel, mais mon esprit était vide ; aucun souvenir, aucune connaissance, rien, absolument rien ne comblait le vide de ma tête et seule une fulgurante douleur me déchirait le cerveau lorsque j'essayais trop longtemps de réfléchir. Je savais que cela durait depuis très longtemps. Peut-être avais-je toujours été là, dans le Vert, les yeux ouverts, le corps secoué de nausées, attendant le signal et ne faisant rien d'autre qu'attendre le signal !

Mais, soudain, alors qu'un éclair de douleur me traversait le cerveau, je me revis dans ma maison de Montréal : j'étais assis dans mon lit et je regardais quelque chose que je tenais dans ma main. Cela dura à peine une fraction de seconde mais ce fut suffisant pour me faire comprendre que je n'étais plus un petit garçon en pyjama mais autre chose, un être en attente quelque part, avec une autre tête que la mienne et un esprit vierge de souvenirs. Je restai un long moment à contempler cette stupéfiante révélation sans y rien comprendre...

Longtemps après, mes autres sens s'éveillèrent lentement. J'avais l'impression de sortir d'une longue léthargie, comme si j'avais dormi, ou veillé, immobile, sans rien ressentir, pendant des centaines d'années.

Tout d'abord, l'ouïe. Des sons étranges que je ne pouvais identifier pénétrèrent doucement dans ma tête ; des bruits longs, monocordes, qui se répétaient sans cesse et qui me donnaient une vague impression de bien-être, comme si mon sang se fût mis à circuler et mon cœur à battre avec eux. Puis, l'odorat. Mes nausées furent chassées d'un coup par une agréable odeur qui m'enivrait. Peu après je commençai à sentir mes membres. Je ne pouvais toujours pas bouger mais je sentais enfin mon corps : je prenais conscience de mes bras, de mes jambes... de mes ailes !

Sans transition, je me vis soudain marchant dans le Vert, ou flottant, je ne sais plus. Le signal avait été donné. Je me rappelais vaguement une grande peur à cause d'une voix qui criait des ordres... Je me déplaçais à une rapidité folle dans le Vert qui pâlisait de seconde en seconde et devenait transparent à mesure que j'avancais. Les autres se déplaçaient comme moi, mais je ne pouvais pas les voir. J'entendais seulement leurs voix qui répé-

taient comme une litanie les ordres qu'on nous avait donnés : Charles Halsig... Charles Halsig... Charles Halsig... Je crois bien que je chantonais, moi aussi...

C'est assez étrange, mais je ne me souviens absolument pas de ce que j'étais. Chose certaine, j'avais pleinement conscience de ne plus être un humain... Je me rappelle seulement... C'est drôle... Je me rappelle seulement de l'intérieur de mon être : cette sensation de grand vide, ce besoin de souvenirs devant le trou béant de ma mémoire, ce désir incontrôlable d'exécuter les ordres et cette faim de justice, oui, de justice, parce que j'étais convaincu que ce que j'allais faire serait juste et que cela me procurerait une grande satisfaction ; mais je ne me rappelle pas de mon corps ! Je suis certain d'avoir vu, d'avoir touché les Autres, mais je ne me souviens pas d'eux !

Je sais à quel moment j'ai commencé à voir mes compagnons. C'était juste avant d'arriver. Quelqu'un, ou, enfin, quelque chose s'approcha de moi à un certain moment et me toucha (lorsque je songe, maintenant que je sais, qu'un de ces êtres répugnants que j'ai rencontrés plus tard m'a touché, que j'ai moi-même été l'un d'eux, cela me fait frémir de dégoût) et j'ai compris qu'il fallait que je ferme les yeux. Lorsque je les rouvris, ils étaient tous à côté de moi et je pouvais les voir. Maintenant je sais qui ils étaient, mais je ne me souviens plus d'eux...

Nous étions tous réunis sur une immense plage, devant une magnifique villa. La lune, énorme, trônait au-dessus de la mer et la regarder me faisait du bien. Une des fenêtres de la villa était éclairée. Un bruit de voix parvenait jusqu'à nous... Une grande femme aux cheveux démesurément longs et sales sortit soudain de la villa et, dans un grand éclat de rire, passa devant nous sans nous

voir. Elle passa si près de moi que j'aurais pu la toucher. Elle courut sur la plage en continuant à rire puis disparut derrière une maison. Le moment était venu d'agir ; nous nous serrâmes les uns contre les autres comme pour nous donner du courage, mais je crois plutôt que nous formions un tout, que nous n'aurions pu rien faire les uns sans les autres, et ce merveilleux désir de tuer Charles Halsig, ce désir qui nous promettait tant de joie et qui était une si grande joie en lui-même, nous reprit.

Charles Halsig était étendu sur son lit et regardait quelque chose qu'il tenait dans sa main. Cela me rappela le petit garçon en pyjama mais je n'y pris pas bien garde, excité que j'étais par ce sublime besoin de tuer. Lorsqu'il nous vit, Charles Halsig se leva d'un bond en hurlant : « Je le savais ! Vous m'aviez prévenu mais je n'ai pas voulu vous écouter ! Pitié ! Pitié ! Laissez-moi encore un peu de temps ! Je voudrais... je voudrais écrire... je voudrais avertir ceux qui posséderont l'Œuf après moi des dangers qu'ils courent ! » Charles Halsig devait bien savoir que ses supplications étaient vaines, mais il continuait quand même à crier comme un possédé. Il était très ridicule et nous le regardions, amusés. Il tremblait comme une feuille et jurait par tous les dieux que nous n'avions pas le droit, que c'était une injustice, que cela ne servait à rien de devenir un Grand Initié si on ne voulait pas conquérir le Monde... Soudain, il se leva et courut vers une grosse malle. Il l'ouvrit et jeta ce qu'il tenait à la main en criant : « Puisse-t-il être oublié à jamais ! Puisse ce Monde terrible n'être jamais retrouvé ! » Nous nous jetâmes sur lui.

Je ne me souviens de rien de ce qui survint si ce n'est de l'horrible dégoût que je ressentis lorsque je jetai le corps à la mer...

Ensuite... Ensuite, je me revis dans le Vert. J'étais revenu à mon point de départ et je me sentais paralysé. Mes membres s'engourdisaient, je n'entendais plus qu'avec peine les sons qui me donnaient la vie, mon sang se glaçait, j'avais des nausées, j'avais mal à la tête et je hurlais de colère. Et nous hurlions tous de colère !

Je ne voulais pas me rendormir ! C'était une injustice ! Je n'avais pas eu la récompense que j'attendais ! Je n'avais pas été heureux lorsque j'avais tué Charles Halsig ! Je sombrai lentement dans un désagréable demi-sommeil qui laissait mon esprit et mes yeux à peine réveillés, juste assez pour pouvoir souffrir, pour pouvoir ressentir mes nausées, mes maux de tête et continuer à crier en moi-même à l'injustice... Mes ailes se refermèrent soudain autour de moi. J'étais prisonnier de mes propres ailes !

Ce rêve eut sur moi des conséquences néfastes. Je fus malade pendant de longues semaines ; une très forte fièvre s'était emparée de moi et je délirais presque sans arrêt, criant à tue-tête que j'étais paralysé, que j'avais tué Charles Halsig et que l'Œuf de verre, le maudit Œuf des Louniens me retenait prisonnier. Lorsque ma fièvre se fut calmée et que je pus me lever, je m'aperçus que l'Œuf avait disparu de ma chambre. Mon père l'avait repris, l'avait replacé sur son bureau et me déclara sévèrement qu'il me défendait d'une façon formelle d'y toucher sans sa permission... Pourquoi l'avait-il replacé sur son bureau ? Pourquoi ne l'avait-il pas caché dans un endroit où il eût été impossible que je le retrouvasse ? Je ne l'ai jamais su...

III

À deux autres reprises, pendant mon adolescence, je fus témoin de faits étranges que j'impliquai à l'Œuf de mon père et qui me firent très peur. J'ai même souvent pensé à me défaire de lui mais, là encore, j'ai cru que j'avais rêvé et l'Œuf est resté dans ma maison.

*
* *

J'ai toujours aimé la Place d'Armes de Montréal, la nuit. Le jour, c'est une place très laide : l'église Notre-Dame est un bâtiment à mon avis tout à fait monstrueux et la place qui s'étend devant elle, dite *Place d'Armes*, avec ses bassins dérisoires et son monument non moins grotesque forme avec elle un ensemble parfaitement ridicule. Les Montréalais ne s'en rendent pas compte, je crois, car je n'en ai jamais rencontré un qui eût honte de la Place d'Armes. Tous ceux que j'ai questionnés à son sujet m'ont répondu qu'ils n'avaient jamais remarqué qu'elle fût particulièrement laide ; il y en eut même pour prétendre que l'église Notre-Dame était un chef-d'œuvre d'architecture... Enfin... Pour ma part, j'ai toujours évité, dans la mesure du possible, de traverser la Place d'Armes

le jour parce qu'elle me déprimait. Mais la nuit venue... La nuit venue, cette place prenait un air baroque que je trouvais merveilleux. Toute sa laideur semblait disparaître avec le soleil. Les choses que je trouvais abominables le jour devenaient soudainement sublimes... La nuit jetait sur la Place d'Armes une vague de mystère et lorsque les tramways avaient fini de sillonner les rues, longtemps après minuit, une tranquillité pesante et pénétrante descendait sur elle. Et c'était à ce moment-là que j'aimais la Place d'Armes !

Cette nuit-là, je vins m'asseoir sur les marches de l'église Notre-Dame comme cela m'arrivait souvent l'été, pour rêvasser, pour réfléchir à ce que je deviendrais plus tard (à cette époque je voulais être médecin et je rêvais de sérums miracle inventés par moi, je rêvais de gloire, de renommée internationale : « Le grand savant François Laplante, le plus grand, le plus vénéré médecin du monde, etc., etc. » Mais j'avais laissé tomber mes études à la mort de mon père et je ne faisais rien d'autre que rêver) ou tout bonnement pour me reposer des bruits de la ville. La place était déserte. Les rumeurs de la ville me parvenaient comme un lointain bourdonnement et il faisait bon m'éti- rer dans cette solitude et ce quasi-silence. Je posai la tête sur une marche et me mis à contempler le ciel que l'église Notre-Dame éventrait de ses deux affreuses tours. C'était la pleine lune. Le ciel était étrangement nu : pas un seul petit nuage n'y flottait ; la lune était toute seule, ronde, blanche, tranquille, inquiétante... Et ce que je ressentis à ce moment-là est l'une des émotions les plus fortes de ma vie. Je vais essayer de décrire le plus fidèlement possible ce qui se passa en moi alors, mais je doute que cela rende justice, même de très loin, à la peur qui m'envahit. Cette peur qui s'empara de moi était tellement forte, tellement

écrasante que je me mis à pleurer, cloué sur les marches de l'église, paralysé de terreur...

Jusque-là, je ne m'étais vraiment jamais préoccupé du Monde, de l'Univers (avec un grand U), de tout ce qui forme cette chose infinie qu'on nomme le Cosmos... Je m'étais à peine occupé de ma petite planète. J'avais appris la géographie, comme tout le monde ; mais comme tout le monde aussi j'avais tout oublié en refermant mes livres et je m'étais replongé dans mon petit univers à moi, oubliant tout ce qui m'entourait et qui ne me touchait pas de près — les pays chauds, la mer verte et transparente dont le fond est couvert de corail, les lagons bleus, les indigènes qui pêchent des perles et qui en meurent, les palmiers, aussi, le sable, les pyramides, le Nil — parce que c'était l'hiver à Montréal ; les Arabes, les Chinois, les Russes, les Espagnols, parce que je parlais le français... Je ne pouvais plus m'imaginer les fjords de Norvège, les fjords de Norvège n'existaient plus parce qu'ils étaient trop loin. Je savais très bien que tout cela existait quelque part, mais je n'y pensais jamais. Le monde, c'était moi : médecin de renommée internationale (sans que j'aie réfléchi à ce que l'internationalité pouvait bien signifier).

Donc, il était évident que j'étais loin d'avoir jamais sérieusement pensé *au ciel* ! À ce qu'il pouvait y avoir dans le ciel ! Et c'est là, alors que j'étais étendu sur les marches de l'église Notre-Dame que je vis le ciel pour la première fois de ma vie. Pour moi, le ciel avait toujours été une espèce de grande tenture de velours où on avait accroché la lune et les étoiles (je savais bien que c'était faux, mais c'était tellement plus facile : la lune était accrochée et derrière elle, mon Dieu... pourquoi y penser ?) ou un quelconque endroit où Dieu en personne trônait dans toute sa magnificence... Mais ce soir-là le ciel était si pur,

si transparent que je sentis pour la première fois de ma vie sa profondeur, ses dimensions incroyables. Je vis de mes yeux, et cela me bouleversa, que la lune n'était pas fixée à un morceau de velours et que derrière elle, le vide continuait, sans fin ! SANS FIN ! Je réalisai alors toute l'horreur de l'Univers, de cette création infinie dont on ne sait rien et dont on ne saura jamais rien. J'avais fait de moi le monde et le monde n'était rien ! J'avais oublié ce que ma petite planète contenait parce que tout ne pouvait pas entrer dans ma tête et je m'apercevais soudain que ma planète était moins que rien, même pas une poussière dans l'Univers ! Et j'ai senti (j'insiste là-dessus, c'est très important), j'ai senti les autres mondes, tous les mondes éloignés et perdus, infinis eux aussi, avec des êtres différents de moi, monstrueux pour moi qui étais un monstre pour eux ! La lune elle-même que je voyais pour la première fois et que je croyais si éloignée, était tellement proche à côté de ces mondes ! Soudain je me mis à trembler à la pensée qu'il n'y avait peut-être pas d'autres mondes... Non ! Il fallait absolument qu'il y eût d'autres mondes ! Je ne voulais pas être seul dans l'Univers ! Je ne voulais pas être seul dans l'Univers ! Ce serait trop horrible ! Comment *savoir* que l'homme est seul sur sa petite planète au milieu de l'immensité et ne pas mourir de peur ! J'avais failli me rendre fou quand j'étais très petit à essayer d'imaginer l'éternité : fini... non, ça continue... fini... pas encore... ça continue toujours... fini... non. Jamais ! Jamais ! Et c'était la même chose pour le monde qui est chose si tangible, tellement plus près de nous que l'éternité ! Le monde lui-même était l'éternité ! Le grand jamais ! J'étais écrasé sur les marches de l'église, je pleurais, je criais presque d'effroi...

Fut-ce l'effet du hasard ou fut-ce mon imagination

rendue malade par ces pensées qui me rendirent presque fou de terreur ? Non. Je suis sûr que non...

Un grand coup fut frappé dans une des portes de l'église, qui résonna lugubrement. Je me levai d'un bond. Une longue silhouette passa devant moi en courant. Me frôla. J'entendis un rire et le bruit de la mer. C'était une femme aux très longs cheveux qui courait, en riant, vers le village. Le moment était venu d'agir. Nous nous serrâmes les uns contre les autres... Ah ! Je n'étais plus devant l'église. Des monstres hideux m'entouraient, se serraient contre moi ! Je sentais leur peau écailleuse contre ma peau et leur haleine empestée me brûlait ! Je me suis emparé du corps et dans un grand cri je l'ai lancé contre les rochers !

Lorsque je revins à moi, le ciel pâlisait et une lueur blanche barrait l'horizon. Le sable était chaud. J'étais bien. Puis des trous se formèrent un peu partout autour de moi dans l'atmosphère... Un décor différent apparaissait dans ces trous : des maisons, une rue, une place... Je ne vis bientôt plus la mer que par des trous qui disparurent eux aussi un à un et je me retrouvai sur les marches de l'église Notre-Dame. C'était le matin. Le premier tramway passait en brinquebalant.

J'avais depuis longtemps oublié ce rêve lointain de mon enfance dans lequel j'avais cru assassiner Charles Halsig. Ce n'était qu'un rêve d'enfant et je n'en faisais plus cas depuis belle lurette. Mais voilà soudain que tout revenait à ma mémoire, que tout recommençait ! Je rentrai chez moi exténué, la tête remplie de cette vision dont j'ignorais

la signification, le corps brisé par cette nouvelle peur qui s'était si soudainement jetée sur moi et qui me donnait envie de crier : la peur du Monde et de ce qu'il contient ! Je sentais aussi que ce qui venait d'arriver n'était pas dû au hasard... *qu'on avait infusé cette peur en moi dans un but précis !*

Quelque temps après les événements que je viens de relater j'étais allé, un mardi soir, entendre un concert qu'on donnait sur la montagne. Le Mont-Royal est le plus beau parc de la ville et j'ai toujours aimé m'y balader. Aussi avais-je décidé, le concert fini, de me promener dans les sentiers peu fréquentés. La lune était pleine et jetait une singulière lumière qui prêtait aux arbres une étrange vie, laissant les troncs et les branches basses dans l'ombre et coiffant de bleu le feuillage qu'une légère brise, un souffle, balançait. Dans les sentiers, la lumière parvenait jusqu'au sol et on y voyait comme en plein jour.

Je crois que c'était un mois après mon aventure à la Place d'Armes, plus précisément à la pleine lune suivante. Tout en me promenant je pensais (j'y pensais souvent depuis ce maudit soir où il m'était apparu dans toute son absurdité, dans toute son horreur) au Monde, et cette peur qui se glissait en moi chaque fois que je réfléchissais trop longtemps à l'Univers, à son immensité sans fin, à sa pluralité aussi, parce que le monde est plusieurs, je le sais maintenant, cette peur s'insinua dans mon ventre. Vint un moment où je dus m'arrêter de marcher parce que mon cœur battait trop fort et que je commençais à être pris de panique. Je m'assis sur des pierres qui bordaient le chemin et, c'était inévitable, je levai les yeux vers le ciel.

Dieu ! Qui me croira jamais ! Pourtant, ce que je raconte ici n'est rien, vraiment rien à côté de ce que j'ai vu plus tard, des horreurs sans nom dont j'ai été témoin et des beautés incomparables qui m'enchantèrent lorsque je réussis pour de bon à m'introduire dans ce monde fantastique pour mon grand malheur ! Pour mon grand bonheur !

Comme dans le rêve que j'avais fait étant enfant (Un rêve ? Non. Mais je voulais de toutes mes forces que ce fût un rêve.), tout devint vert, soudain. La montagne, les arbres, le sentier, tout disparut autour de moi, tout fut enveloppé dans une épaisse vapeur verte, une vapeur impénétrable, un brouillard si dense qu'il recouvrait tout, même les sons. Je restai longtemps sans bouger, assis sur la pierre, les bras croisés sur les genoux, la tête levée vers le ciel, la peur au ventre. Puis, tout à coup, au loin... Un son mat comme une pierre lourde qu'on jette dans le sable, ou comme *une porte qu'on referme*. C'est tout. Rien d'autre. Le brouillard se dispersa aussi rapidement qu'il était venu.

Je me levai. Je repris ma marche, la tête lourde.

Mais voilà que des milliers de pas se firent entendre au loin, comme si une armée de fantassins se fût dirigée vers moi en courant ! Là-bas, au fond du sentier, le brouillard vert revenait à une vitesse folle ! Je n'avais pas eu le temps de faire un mouvement que j'étais pris dans un violent tourbillon. Le brouillard m'engloutit de nouveau à une rapidité incroyable et des êtres que je ne vis pas passèrent à toute vitesse, me bousculant, me frappant. Je fus jeté au sol. J'eus peine à me relever et lorsque je me retrouvai enfin sur mes deux jambes, les êtres étaient déjà loin et leurs pas décroissaient dans le sentier.

Brusquement une clameur étourdissante s'éleva, une voix plus forte que le tonnerre qui criait : « Charles

Halsig! Charles Halsig!» Les êtres qui venaient de me croiser s'en allaient donc tuer Charles Halsig! Mais moi, il fallait que je fusse parmi eux! L'envie de tuer Charles Halsig me reprit. Oh! que c'était horrible et que c'était merveilleux, aussi! Oui, j'allais tuer Charles Halsig et je serais heureux! Je serais heureux et je pourrais me reposer... Mais j'avais perdu les autres... Il était trop tard! Je ne pouvais plus les rejoindre. Ils le feraient donc sans moi? Penaud, je me mis à marcher dans la direction d'où les êtres étaient venus.

Mais non, je n'étais pas dans le Vert, j'étais sur le Mont-Royal, dans un sentier éloigné et je me promenais! Je me promenais!

Je marchai très longtemps dans le Vert. J'étais las et je commençais à désespérer, lorsque... Là-bas, très loin, au fond du Vert... Cela était de toutes les couleurs et cela brillait comme mille diamants! Oui, tout au fond du Vert, au cœur du brouillard, merveilleuse comme un rêve, et irréelle de splendeur et de richesse, une immense Cité, une Cité incroyablement belle s'élevait et m'appelait, me promettant un bonheur infini, sans partage!

Je lançai un grand cri de joie et me mis à courir comme un fou.

Intercalaire

Les dieux m'attendent. Dans leurs palais de plomb, dans mon sommeil de plomb, les dieux m'attendent. Partout, dans tous les coins de la Cité et dans chaque rue, derrière chaque porte et même sur les remparts, partout ils m'attendent, le regard fou, la rage au cœur. Ismonde et M'ghara, drapés dans leurs costumes de métal; Ismonde, assise sur son trône, vêtue de vert, ses mains munies de pinces d'or posées sur son cœur, son regard oblique parcourant nerveusement une colonne du palais, une de ces colonnes merveilleuses, serties de pierres, invraisemblables et si minces, si minces qu'on dirait qu'elles vont céder à tout moment; M'ghara, debout derrière elle, ses six bras disposés autour de lui en queue de paon, fixant de son œil unique la porte du palais, attendant qu'elle s'ouvre pour me livrer passage; M'ghara, le dieu tout-puissant qui décidera de mon sort; mon juge. Ils sont seuls dans l'immense palais éteint. Ils se sont réfugiés dans la salle du trône. Ils m'attendent, mais ils ont peur! Parce que moi aussi je vais les détruire! Lounia la belle, Lounia la merveilleuse aussi m'attend; Lounia aux cheveux longs, la déesse folle dont je raconterai peut-être un jour l'histoire. Elle erre dans les rues, guettant chaque souffle, épiant chaque mouvement, le cœur bondissant de joie féroce chaque fois qu'elle aperçoit une silhouette qui

ressemble vaguement à la mienne. Et quand la nuit descend, quand la lune se lève dans le ciel vert, sirène blanche enveloppée de brume, Lounia chante pour me perdre. J'entends sa voix qui me charme et je sais que je finirai par la suivre... Wolftung le solitaire s'est réfugié dans une très haute tour pour guetter mon retour. Je le vois chaque soir, je vois ses bras se tendre rageusement vers moi, je vois son beau visage enlaidi par la souffrance, ses yeux minés par le désespoir; Wolftung pleure, Wolftung hurle mais je ne répondrai pas à ses supplications! Il restera enfermé dans sa tour! Seul! Il a pourtant revêtu sa robe bleue! Mais sa robe bleue ne peut plus rien contre moi! Oh! Wolftung, comme ton souvenir me fait mal! Waptuolep et Anaghwalep, les dieux du coucher du soleil, les dieux jumeaux, ont réuni toutes leurs armées d'oiseaux-hyènes pour m'attendre et les ont postées partout dans la Cité; Waptuolep et Anaghwalep, les dieux qui se ressemblaient tant, qui étaient tellement semblables qu'ils devinrent un jour interchangeables; Waptuolep qui parfois est Waptuolep et parfois Anaghwalep, Anaghwalep qui parfois est Anaghwalep et parfois Waptuolep, m'attendent, enlacés, enfermés dans la même armure, respirant d'un même souffle, vivant d'un même cœur. Le nain Ghô aussi m'attend. Mais si grande est sa malice que j'ignore où il se terre. Je ne sais pas où Ghô, le nain, dissimule ces armes qui me font horreur et qu'il me montra un jour. Le rictus qui déforme sa bouche est hideux et Ghô a croisé ses bras velus, confiant. Je ne m'aventurerai pas dans ses quartiers. Mais peut-être est-il caché ailleurs, peut-être est-il sorti de son repaire pour aller gîter chez ses ennemis même! Et les Warugoth-Shalas... Dieu, les Warugoth-Shalas! Les dieux triangulaires aux ailes diaphanes, les terribles dieux vengeurs à

qui je serai peut-être livré! Je les entends venir! Je les sais tout près, les messagers de M'ghara! Ah! ne plus jamais retourner là-bas! Ne plus jamais revoir ces horreurs! Oublier! Tous ces dieux de la planète verte, tous ces monstres dont j'ignore le nom et pourtant dont je sais le nom, dont j'ignore l'histoire et pourtant dont je pourrais raconter l'histoire! Oublier ce monde que je sais et que j'ignore et qui, pour se venger de moi, me fera traverser les portes du Grand Ailleurs pour toujours! N'ai-je pas eu assez de visiter la Cité? Serai-je en plus condamné comme le veulent les dieux à errer éternellement de monde en monde à la recherche d'un moment de tranquillité, d'une seconde de quiétude, d'une parcelle de paix, pour avoir réussi à pénétrer dans l'Œuf? Je ne veux pas être un Grand Initié! Je ne veux pas que l'Œuf sacré retourne d'où il vient et que tout recommence! Je le détruirai plutôt!

Ismonde se lève. Non! Non! Elle ouvre la bouche! Une tempête! Un ouragan! Ce cri horrible: mon nom! Le signal est donné! Ismonde a crié mon nom!

Et par-dessus tout cela, les Khjœns hurlent!

Deuxième partie

La Cité

Une nuit, il se leva et se dirigea vers la porte de la Cité. Il avait beau croire que tout était fini, il avait beau croire qu'il n'y avait plus rien à attendre, il se sentait attiré par quelque chose de mystérieux, de secret, de caché. L'angoisse le saisit, une angoisse qu'il ne connaissait pas. Il se dit que c'était à lui que le devoir tout entier appartenait, qu'il n'avait plus le courage de la fuite. Quel que soit le fond de son cœur, il se dit que son devoir était une obligation et que le devoir était la loi.

Il fut surpris de voir que, pour la première fois, il se sentait attiré vers la Cité. Cette Cité que l'on avait tant crainte et tant évitée, il se sentait attiré vers elle. Il se dit que quelque chose avait changé, que quelque chose s'était passé. Il se dit que c'était à lui que le devoir tout entier appartenait, qu'il n'avait plus le courage de la fuite. Quel que soit le fond de son cœur, il se dit que son devoir était une obligation et que le devoir était la loi.

Des années se passèrent cependant avant que je réussisse à atteindre la Cité. Je la voyais souvent dans mon sommeil, mais c'était toujours de très loin. J'avais beau courir, courir, jamais je n'arrivais à m'en approcher. Elle restait toujours au fond du Vert, merveilleuse, scintillant de mille feux, inaccessible. Lorsque je m'éveillais, une furieuse envie de me débarrasser de l'Œuf me prenait car je savais que c'était à lui que je devais tous ces cauchemars, mais je n'ai jamais eu le courage de le faire. Quelque chose au fond de moi me disait que tout cela avait une signification et que je devais attendre.

Et tout recommença le jour où, pour la première fois, j'aperçus la Cité *dans* l'Œuf. Cette Cité que j'avais vue à maintes et maintes reprises dans mes rêves et que j'avais en vain essayé d'atteindre, je la savais liée à l'Œuf d'une façon quelconque, mais jamais je n'avais pensé qu'elle pût y être enfermée ! Et dès l'instant où je la vis à l'intérieur de la masse de verre et où je compris que tout un monde pouvait y être emprisonné avec elle, toutes les barrières qui m'empêchaient de m'en approcher s'abattirent d'un coup et mes extraordinaires aventures dans ce vestibule du Grand Ailleurs commencèrent.

*
* *

C'était au mois d'août. Une chaleur suffocante pesait sur Montréal qui suait par ses millions de pores humains. Ce soir-là, je m'étais installé sur la terrasse pour essayer d'attraper au vol un peu d'air frais si par hasard il venait à en passer. J'avais naturellement apporté mon Œuf avec moi. C'était justement une de ces nuits où la vapeur disparaissait presque complètement à l'intérieur de l'Œuf et où celui-ci prenait cette teinte phosphorescente qui le rendait si étrange. Il faisait très noir et l'Œuf brillait dans ma main comme il n'avait jamais brillé. Je le tournais en tous sens, l'approchant de mes yeux pour essayer de percer le secret de cette lumière, puis l'éloignant brusquement et l'élevant au-dessus de ma tête pour le comparer avec la lune qui était à son plein. Je ne sais au juste pourquoi, je pensai soudain à placer l'Œuf entre la lune et moi. C'était peut-être pour voir si je la distinguerais à travers le verre... Je levai donc le bras et plaçai l'Œuf entre la lune et mes yeux. Une chose extraordinaire se produisit alors : la lune disparut complètement dans l'Œuf et celui-ci sembla frémir dans ma main. La lueur qui l'illuminait vibra, ondula, tourna sur elle-même et se déroula comme un nuage. Et l'Œuf se mit à mollir, devenant peu à peu comme une boule d'eau que j'aurais pu percer, pénétrer, fouiller. Soudain, au cœur de cette boule d'eau brillante, la Cité m'apparut telle que je l'avais aperçue dans mes rêves : attirante comme un aimant, belle et majestueuse et surtout flamboyante comme un diamant. La Cité était dans l'Œuf ! Je tenais la Cité dans ma main ! Elle était enfin devant moi, bien réelle et... Oui ! Oui ! Accessible !

Un grand vertige et...

Dieu ! Les portes de la ville ! J'étais aux portes de la ville ! J'étais à l'intérieur de l'Œuf et l'étrange lumière m'entourait comme une brume phosphorescente ! Je restai très longtemps, sans bouger, à regarder les deux immenses portes de métal noir qui se dressaient devant moi et qui me défendaient l'accès à la Cité.

Quoi faire pour ouvrir ces portes ? Existait-il une formule magique, un mot compliqué, lourd de sous-entendus, aux syllabes pleines de mystères, aux résonances inquiétantes, qui ferait frémir les deux portails dès que je l'aurais prononcé, clef sonore qui me livrerait enfin les secrets de cette ville dont je poursuivais l'image depuis tant d'années ? Je m'approchai des portes et collai mon oreille contre le métal froid et noir. Tout était silencieux au-delà des portes ; pas un seul petit bruit ne parvenait jusqu'à moi. Je me mis alors à frapper de toutes mes forces en criant à tue-tête tous les mots de passe et toutes les formules magiques que mes lectures et les récits de mon père m'avaient appris, mais les portes restèrent closes, se contentant de résonner lugubrement chaque fois que mon poing s'abattait sur le métal. À la fin, exténué, je me laissai glisser par terre.

Je pensais que les portes finiraient bien par s'ouvrir d'elles-mêmes, qu'il était impossible que je fusse parvenu jusque-là pour rien ! Tout ceci devait bien avoir une signification quelconque !

Je levai brusquement la tête. Ce bruit... Pourtant le ciel phosphorescent de l'Œuf paraissait désert... Mais ce bruit d'ailes que j'avais entendu... Je me levai, m'éloignai un peu des portes et me mis à scruter le ciel à la recherche de cet oiseau que j'avais cru entendre. Non, rien. À peine avais-je baissé la tête qu'un nouveau bruis-

sement d'ailes s'éleva au-dessus de moi. Je regardai alors sur les portes de la Cité et je vis neuf gigantesques oiseaux à tête d'hyène, gargouilles grimaçantes, sculptures grotesques et hideuses qui trônaient sur une galerie et qui semblaient me regarder avec un sourire méchant. Ils ne bougeaient pas, cependant. Ils étaient assez loin de moi (les portes avaient bien cent pieds de haut) mais je pus quand même me rendre compte que les yeux de l'un d'eux brillaient alors que ceux des autres étaient creux et noirs. Était-ce là l'oiseau que j'avais entendu voler ?

Soudain, l'animal leva la tête vers le ciel et lança un sinistre hurlement qui se brisa bientôt en un énorme rire d'hyène démente. Puis l'oiseau-hyène prit son vol dans un grand bruit de pierres et descendit vers moi en planant. Je vis alors que les huit autres oiseaux le regardaient plonger vers moi en poussant des gloussements désagréables. Je cherchai des yeux un endroit où je pourrais me réfugier. Avisant une minuscule niche pratiquée à la base d'une des portes, et que je n'avais pas vue jusque-là, je me mis à courir pour me mettre à l'abri. Mais l'oiseau-hyène, plus rapide que l'éclair, atterrit entre la porte et moi, faisant en posant ses pattes sur le sol et en repliant ses ailes un bruit épouvantable. Il se figea immédiatement dans la même posture que lorsque je l'avais aperçu pour la première fois. Son regard s'était éteint dès qu'il avait posé pied. Et je vis alors qu'il était vraiment sculpté dans la pierre, que c'était vraiment une *chimère vivante*... Je n'osais plus bouger, redoutant à tout moment de voir l'oiseau revenir à la vie et m'écraser si j'essais de m'enfuir.

L'oiseau-hyène, bien qu'il fût horriblement laid et que son cruel museau me fît frissonner, possédait une telle majesté qu'il finit par m'attirer. Ma peur disparut au bout de quelques minutes pour faire place à une cuisante curio-

sité qui me poussait à m'approcher de la gargouille. Pour la toucher, la caresser. Puis un incompréhensible besoin de grimper sur son dos m'envahit. Je m'approchai lentement de l'animal qui devait bien avoir six pieds de haut et me mis à lui caresser le museau. Je sentis ses narines chaudes et mouillées frémir sous ma main et je vis une lueur s'allumer dans ses yeux. J'avais à nouveau très peur mais j'étais incapable de m'éloigner de lui. Mon corps ne m'obéissait plus. Ma main s'attarda quelques instants dans le cou de l'oiseau-hyène et je vis soudain mes bras enlacer sa tête malgré moi. J'enfouis ma tête dans son cou en pleurant de peur. Lorsque mon étreinte se desserra je sautai sur le dos de l'oiseau sans très bien m'en rendre compte. L'animal hurla et frissonna de plaisir. Il ouvrit soudain toutes grandes ses ailes de pierre et s'envola. Nous parvînmes très rapidement au sommet des portes et nous passâmes tout près des autres oiseaux-hyènes qui semblaient excessivement excités de me voir sur le dos de l'un d'eux. Ils nous regardèrent passer par-dessus les portes de la Cité en poussant leur rire d'hyènes folles.

*

* *

Nous survolâmes la Cité plusieurs fois avant que l'oiseau-hyène redescende et me dépose de l'autre côté des portes, là où l'atmosphère est jaune — une grande place poussiéreuse entourée de maisons délabrées recouvertes d'une matière visqueuse, jaune aussi, qui colle à la peau et la brûle atrocement — et les sons étrangement amortis. J'ai donc pu étudier tout à mon aise l'étrange topographie de la Cité et me faire une idée assez exacte, quoique très

imprécise en ce qui concerne le quartier central, de l'emplacement et de la composition de ses différents quartiers.

Je n'ai jamais vu une ville aussi curieusement bâtie, aussi singulièrement répartie — cinq quartiers dont quatre immenses et à moitié détruits et un, juste au centre de la Cité, très petit et très sombre, dont je ne voyais rien si ce n'est deux tours noires qui s'élevaient dans le ciel de verre — et aussi bizarrement colorée. Que dire des extraordinaires couleurs des différents quartiers de la Cité sinon que c'étaient des couleurs que je ne connaissais pas, dont je ne soupçonnais même pas l'existence; improbables, impossibles même dans notre monde, des coloris délirants qui ne connaissaient pas de juste milieu: parfois très fades et, si besoin est de faire une comparaison avec notre arc-en-ciel, tirant sur le jaune, mais un jaune grisâtre et brillant malgré sa fadeur, et parfois criardes et barbares, semblant sortir d'un conte des Mille et Une Nuits d'un autre monde. Et ces couleurs si différentes entre elles ne se mariaient jamais: lorsqu'un quartier était d'une certaine teinte, celle-ci le couvrait tout entier et aucune de celles des autres quartiers ne s'y retrouvait. Deux de ces grands quartiers monochromes étaient d'une teinte pâle, les deux autres étaient resplendissants et criards. Le cinquième, que les autres encerclaient et semblaient vouloir étouffer, était complètement noir. Je remarquai aussi en survolant la ville que les quartiers étaient disposés en alternance d'après leur couleur et que deux quartiers brillants ne se suivaient jamais. Ainsi le premier qui s'offrait à la vue quand on traversait les portes de la Cité était d'un ton criard. Le suivant était fade. Ensuite venait l'autre quartier éclatant et enfin, en revenant vers les portes, le deuxième quartier pâle. Une autre chose me frappa aussi durant ce

voyage aérien: une large avenue traversait toute la ville en dessinant une spirale qui partait des portes, passait par les quatre grands quartiers pour enfin aboutir au cinquième. Si on ne suivait pas cette artère principale, on risquait de se perdre rapidement car les quartiers semblaient être de véritables labyrinthes: rues tortueuses, culs-de-sac, places vides et inaccessibles au beau milieu d'un pâté de maisons, ruelles se croisant et s'entremêlant sans fin... Je me jurai de ne jamais m'aventurer hors de cette avenue si je visitais la Cité...

Durant tout le voyage que je fis à dos d'oiseau-hyène, je ne vis pas un seul être vivant dans la ville. Je commençais même à me demander si les oiseaux-hyènes n'étaient pas les seuls survivants de ce monde singulier lorsque l'animal qui me portait, immobilisant ses ailes grandes ouvertes, commença à redescendre vers les portes en décrivant un grand arc de cercle.

Aussitôt que j'eus posé le pied à terre, l'oiseau-hyène s'immobilisa et toute trace de vie disparut de son corps de pierre. Il redevint une simple gargouille hideuse, grimaçante, mais inoffensive.

J'étais juste de l'autre côté des portes de la Cité. Comme je l'ai déjà dit, l'atmosphère en cet endroit était jaunâtre et les sons assourdis. Lorsque l'oiseau-hyène s'était posé, je n'avais entendu le bruit de pierre qu'il produisait que de très loin, comme si les sons avaient été tamisés.

Une curieuse odeur flottait sur cette place, une odeur indéfinissable mais insistante et désagréable. Je décidai de sortir de cet endroit le plus vite possible et cherchai des yeux l'avenue que j'avais vue du haut des airs. Mais je m'aperçus bientôt qu'une série de maisons accolées les unes aux autres formaient avec les portes de

la Cité une sorte de cour intérieure. Pour atteindre la route que je cherchais, il me faudrait donc traverser ces maisons.

En m'approchant d'un de ces bâtiments je vis qu'il était entièrement recouvert d'une matière tirant sur le jaune elle aussi et qui semblait, aussi étrange que cela puisse paraître, dotée d'une certaine vie. En effet, cette matière visqueuse bougeait lentement et des milliers de petits trous ressemblant à des yeux s'y ouvraient et s'y refermaient sans cesse. Curieux, je m'approchai encore plus près de la maison et touchai cette substance avec le bout de mon doigt. Elle s'étira brusquement vers l'extérieur, un trou s'ouvrit au sommet de la base que cela formait et se referma sur ma main. Je ressentis une atroce brûlure et je retirai ma main rageusement. Un bruit de succion semblant provenir de très loin se produisit et la substance gélatineuse reprit sa forme initiale. La brûlure disparut au bout de quelques secondes.

Mais je sentais que quelque chose était changé. Une sorte de gêne s'emparait de moi et je reculai de quelques pas. Je me sentais de plus en plus troublé sans comprendre pourquoi. Je jetai un coup d'œil autour de moi. Rien n'avait changé. L'oiseau-hyène était toujours à la même place et ne bougeait pas, les portes de la Cité étaient fermées et là-haut, sur leur plate-forme, trônaient les autres oiseaux de pierre. C'est en ramenant mon regard sur les maisons que je compris ce qui se passait. Les yeux ! Les petits yeux qui s'ouvraient et se refermaient dans la substance gélatineuse ! On m'épiait ! Pour la première fois depuis que j'étais arrivé, j'avais l'impression, la certitude même, d'être surveillé. Les petits yeux brûlants me regardaient et derrière eux... Mon malaise décupla lorsque je supposai que les habitants de cette étrange Cité étaient en train de me détailler par ces yeux et, qui sait, de se pré-

parer à me tendre des pièges. Mais comme je n'avais pas vu âme qui vive pendant tout mon voyage à dos d'oiseau-hyène, je me sentis un peu rassuré. Surmontant mon trouble et aussi la peur qui s'insinuait en moi depuis quelques minutes, je m'approchai résolument des maisons et franchis presque en courant une des ouvertures qui devaient servir de portes.

Je me rendis tout de suite compte que cet amas de maisons n'était en réalité qu'un seul bâtiment, une immense baraque aux multiples portes, délabrée et poussiéreuse, beaucoup plus profonde que je ne l'aurais cru et dégageant une écœurante odeur qui ne m'était pas inconnue... Mais où donc avais-je déjà senti cette... Je criai de terreur ! Là, juste devant moi, surgissant soudain de l'obscurité, se tenait la chose la plus hideuse, l'être le plus laid, le plus repoussant que j'aie jamais vu : un monstre de sept à huit pieds de haut, tout blanc, d'un blanc sale, un monstre triangulaire aux pieds énormes et à la tête minuscule qui ne soutenaient que deux petits yeux verts et brillants, un monstre aux courtes ailes diaphanes et striées de veines roses, un monstre doté d'une bouche démesurée à la hauteur du ventre, un monstre emprisonné sous une épaisse couche de poussière, ligoté par d'innombrables fils blancs tissés par des générations d'araignées et, ô horreur, que je reconnus immédiatement ! Oui, cet être, je le connaissais... Je l'avais vu dans mon enfance se lancer à la poursuite de Charles Halsig, se jeter sur lui et l'écraser... Dieu ! J'avais moi-même été cet être hideux et repoussant ! Je fis brusquement demi-tour et voulus m'enfuir, mais je m'aperçus que la baraque était remplie de ces êtres blancs recouverts de poussière et ligotés, qui attendaient... oui, qui attendaient le signal, je me souvenais maintenant. Le signal, la course dans le Vert... Les

Warugoth-Shalas ! Je savais leur nom ! J'avais moi-même été l'un d'eux ! Et j'étais peut-être encore l'un d'eux ! J'étais peut-être encore enfermé dans un de ces corps difformes, prisonnier de mes propres ailes et attendant que la voix crie un nom ! Je tombai à genoux en pleurant. Les Warugoth-Shalas ne bougeaient pas. Seuls ceux qui étaient près de moi me regardaient sans sembler comprendre ce qui se passait... Aucune lueur d'intelligence ne brillait dans leur regard. Je me souvins de m'être déjà endormi, de m'être senti paralysé en criant à l'injustice... Je me levai d'un bond, traversai la baraque dans toute sa largeur en me butant quelquefois contre les monstres blancs et je sortis plus mort que vif de l'habitation des Warugoth-Shalas.

Intercalaire

Surgissant des profondeurs du Grand Ailleurs, toutes ailes déployées, transparent et merveilleux, étincelant de mille feux, la tête orgueilleusement relevée et le regard plongé dans l'Immensité, un oiseau de verre, au détour d'un pan de nuit, glissa doucement dans la galaxie vierge, plana un long moment — majesté d'un autre monde suspendue au-dessus de son nouveau royaume — en dessinant de longues spirales, puis se dirigea vers un groupe d'astres où se trouvait la petite planète bleue, la toute petite planète bleue, l'oasis, le nid.

La nuit était chaude. Une à une les vagues venaient s'étirer sur la grève, puis se retiraient en soupirant. L'oiseau, une souffrance verte au fond des yeux, déposa gravement son œuf, le couvrit de sable et, rouvrant toutes grandes ses ailes, replongea dans la nuit violette et creuse.